

L'étudiant passa sa main par l'ouverture béante, ouvrit, se précipita dans la chambre, arracha les couvertures du lit, les jeta sur le moribond, les roula autour de lui et éteignit le feu.

— De la lumière, vite !... cria-t-il à Renée.

Au bout de quelques secondes la jeune fille apporta une bougie allumée.

Jarrelonge, secoué par des convulsions quasi tétaniques, avait les mains presque carbonisées, les joues brûlées par le liquide incandescent, les lèvres noires et les yeux hors de la tête.

Tout à coup, son regard s'arrêta sur Renée et sur Paul. Il se souleva à demi en balbutiant des mots interrompus, puis, pris d'un accès de délire, il se mit à chanter :

« Nous voici bientôt sur le pont
« La faridondaine, la faridondon,
« Bientôt sur le pont de Beroy... »

Les deux fiancés reculérent avec épouvante.

— Cet homme, dit Paul avec horreur, c'est l'assassin du pont de Beroy...

Jarrelonge ne chantait plus et continuait à river ses yeux hagards sur la fille de Marguerite et sur le fils de Pascal Iantier... Il fit une tentative pour se dresser, mais inutilement. Ses jambes ne pouvaient le soutenir.

Alors il essaya de se traîner vers le placard qui désignait uno de ses mains rongées par la flamme.

Ses lèvres roulaient, mais sans laisser échapper un son perceptible. Paul suivait la direction de la main toujours tendue et cherchait à deviner la pensée de l'agonissant.

— Vous voulez quelque chose qui se trouve dans ce placard ? demanda-t-il.

Un faible signe de tête de Jarrelonge sembla répondre affirmativement.

— Désirez-vous que je vous soulève ?

— Oui... fit le mouvement des lèvres.

L'étudiant prit dans ses bras le corps du misérable et le mit à la hauteur du placard ouvert.

L'ex-complice de Léopold posa sa main sur la tablette du bas. Paul comprit que cette tablette cachait quelque chose ; il s'assura qu'elle était mobile, l'enleva, fouilla dans la cavité et en retira un volume relié et des feuilles volantes.

Les yeux de Jarrelonge eurent une expression de Joie. Le jeune homme examina les feuilles et ouvrit le volume.

— Ah ! s'écria-t-il, les papiers de madame Ursule... Les « Mémoires » du comte de Terrys... Ces papiers, vous les avez pris en assassinant madame Ursule... Ces « Mémoires », vous les avez volés chez le comte...

— Non... murmurèrent les lèvres.

— Vous avez un complice ?... poursuivit Paul.

— Oui... murmurèrent les lèvres.

— Son nom ? Apprenez-moi son nom.

Jarrelonge fit un effort surhumain pour articuler quelques mots, mais déjà la paralysie, résultant du poison, envahissait sa langue. Une suprême convulsion secoua son corps ; un dernier râle s'échappa de sa gorge, ses membres se raidirent ; il ne remua plus.

— Il ne parlera pas... dit Paul en essuyant son front mouillé de sueur, il est mort ! !

— Mort... répéta la fille de Marguerite, prions pour son âme...

Puis, ne voulant pas se souvenir que ce misérable avait ten-

té de l'assassin, elle se laissa tomber à genoux, et demanda pour lui le pardon du Dieu de justice...

— Chère Renée, fit l'étudiant au bout d'un instant, rentrez dans votre chambre... Je dois aller prévenir en bas.

L'enfant obéi, et une fois chez elle se laissa tomber, anéantie, sur un siège.

Paul emporta les papiers de madame Ursule, le manuscrit du comte, les posa sur la table de Renée, descendit et mit la clé au courant de ce qui venait de se passer.

La brave femme poussa des cris de terreur et courut chez le commissaire.

Paul remonta près de sa fiancée. La fille de Marguerite, revenue à elle-même, parcourait les feuilles volantes.

— Vous avez raison, dit-elle, ces papiers appartenaient bien à madame Ursule.

Soudain, elle poussa un cri étouffé.

— Qu'avez-vous trouvé ? demanda Paul vivement.

— Voyez... voyez... cette lettre...

— Eh bien ?

— C'est celle que l'on m'écrivait au nom de ma mère pour m'attirer dans le piège, et que les meurtriers ont reprise sur moi avant de me précipiter du haut du pont de Beroy...

L'étudiant dévora la lettre.

— Il est évident, dit-il ensuite, que cet homme, un de vos assassins, s'était logé là, près de vous, pour vous épier... mais il ne devait être qu'un complice payé, et vos plus redoutables ennemis, ceux qui le faisaient agir, nous reste inconnus.

Renée semblait sombre. Elle avait repris la lettre signée : « Un ami de votre mère, » et ses regards, fixés sur les lignes, ne pouvaient s'en détacher.

— Qu'avez-vous, chère Renée ? demanda Paul à sa fiancée. Est-ce cette lettre qui vous préoccupe ?...

— Oui... répondit la jeune fille.

— Vous la connaissiez déjà...

— Sans doute, mais je remarque aujourd'hui une chose bien étrange, qui ne m'avait pas frappée la première fois que cette lettre a passé sous mes yeux, tant ma préoccupation était grande...

— De quelle chose parlez-vous ?

— Je connais cette écriture.

— C'est bien invraisemblable. Vous devez vous tromper.

— Je ne me trompe pas, j'en suis sûre... J'ai entre les mains un billet qui certainement a été tracé par la même main et que je relisais hier encore...

— Voulez-vous me montrer ce billet ?

— Je ne demande pas mieux...

Renée se dirigea vers un petit coffret qu'elle ouvrit et d'où elle retira un carré de papier très froissé et brisé dans ses plis.

— La voici, ajouta-t-elle.

Paul y jeta les yeux et fit un geste de surprise.

— Vous avez raison... dit-il ensuite. C'est la même écriture.

— Lisez...

L'étudiant lut à haute voix les lignes suivantes :

« Mademoiselle,

« Au nom de ma femme, au nom de mes pauvres petits enfants, que je n'ai pas vus depuis deux années, daignez me venir en aide... Je ne suis point un voleur, mais un pauvre père de famille condamné injustement.

« Mon seul crime, — si c'en est un, — est d'avoir dérobé